





Marcoville-Légende

Marcoville

De verre et de rouille

Né en 1939 à Boulogne-Billancourt, Marcoville reçoit ses premières nourritures durant l'exode de 1940. Il débute sa carrière en tant que dessinateur puis décorateur dans le domaine du divertissement, officiant au sein de feu les mythiques studios des Buttes-Chaumont. Décidé à vivre de son art auquel il se consacre exclusivement à partir des années 1970, Marcoville expérimente et se confronte avec une constance de coureur de fond aux matières diverses qui croisent sa route, surtout des matériaux de récupération qu'il manipule de la manière la plus brute, – et peut-être la plus pure –, possible. Si le grand public aura surtout appris à le connaître à travers ses sculptures faites de plaques de verre industriel découpées et assemblées, Marcoville n'a jamais cessé de travailler nombre d'autres matériaux disponibles en récupération. Aujourd'hui, après un an d'arrêt des activités publiques, nous rencontrons cet artiste occupé par la découpe et la soudure de barres de fer que nous avons tous déjà aperçues en passant à proximité de chantiers. Les sculptures qu'il en tire sont de deux sortes : les unes sont pleines, denses et massives comme des rocs, les autres sont faites d'un unique contour à vide, fines et claires comme des épures.

Thibaud Josset : *Préparant votre prochaine exposition normalement prévue ce printemps, nous vous découvrons dans votre atelier au travail sur un matériau que l'on ne vous avait pour ainsi dire pas vu travailler, du moins publiquement, jusqu'ici : le fer à béton.*

Marcoville : Il s'agit d'un matériau de construction auquel je m'intéresse depuis une dizaine d'années. Le confinement de mars 2020 m'a permis de sauter le pas. Ce nouveau matériau récupéré auprès de ferrailleurs ou parfois acheté en barres, – il est de plus en plus difficile de trouver des ferrailleurs compétents –, occupe aujourd'hui l'essentiel de mon temps en atelier. Je ne lâche pas pour autant mes anciennes amours, en premier lieu le verre que l'on associe généralement à mon nom.

L'avantage du fer, c'est qu'il s'agit d'un matériau qui peut demeurer des années en attente avant utilisation, et ce sans risquer de rien en perdre.

T. J. : *Qu'implique ce changement de matériau de prédilection pour vous, dans l'approche que vous avez de votre art et, pourquoi pas, dans la vision que vous avez de vous-même en tant qu'artiste ?*

M. : Changer de matière première est une bonne manière d'éviter de se retrouver cantonné, – ou confiné –, à une case de création définie. Quand on se retrouve fixé sur un unique matériau, une seule technique, cela peut vite se transformer en artisanat à défaut de continuer à être de l'art. Il n'y a pas de différence fondamentale dans l'usage de différentes matières en sculpture.

J'ai passé ma vie à faire des recherches sur les matériaux les plus variés. Parmi eux, le verre m'a effectivement occupé le plus longtemps.

Mais quoi que l'on fasse, il faut toujours garder à l'esprit que c'est la matière et non le concept qui domine avec ses spécificités physiques.

Pour l'instant, je travaille le fer sur de grands volumes, mais je projette de suivre les mêmes chemins qu'avec le bois ou le verre pour en explorer un maximum de possibilités.

T.J. : *En visitant votre atelier, on constate que le fer à béton que vous utilisez est mis en scène tel qu'il est, avec sa couleur nuancée de rouille si reconnaissable et familière aux paysages de chantiers de démolition. En quoi ses propriétés physiques jouent-elles un rôle dans l'intérêt que vous lui portez, notamment dans son vieillissement ?*

M. : J'ai toujours été intéressé par les propriétés du métal, quel qu'en soit l'usage, en sculpture comme en peinture. Par exemple, certaines de mes sculptures sur verre sont obtenues avec des projections d'acier en fusion, directement sur le verre. C'est une opération très délicate qui implique un important risque d'explosion du verre.

L'acier vient s'y incruster et y laisse de grandes traces de rouilles nuancées, brillantes et très particulières dans leur rendu visuel. On ne pourrait pas obtenir ce résultat avec de la peinture ou tout autre procédé chimique.

J'ai aussi usé de ce procédé en peinture sur de grandes toiles qui quant à elles, présentent le risque de s'enflammer au cours de l'opération. Plus généralement, en ce qui concerne l'usage du métal en sculpture, j'ai



Marcoville-Légende



Marcoville-Légende



Marcoville-Légende



Marcoville-Légende

toujours trouvé dommage que la plupart des sculpteurs s'empres- sent de vernir leurs œuvres métalliques. Cela empêche la matière de vieillir et surtout de rouiller. On devrait laisser vivre la matière dans son intégrité. La volon- té de la protéger, de la figer dans un aspect obtenu à un instant donné, la prive d'une part de sa complexité. Il ne faut pas vouloir protéger à tout prix les choses dans un état qui est par nature appelé à passer.

T. J. : *Pourtant, le grand public ne soupçonne pas cet aspect de votre travail, médiatiquement focalisé sur vos sculptures*

pour leur originalité colorée, en ne s'attardant que rarement sur un aspect technique dont la violence tranche dans l'imaginaire collectif avec la délicatesse du verre.

M. : Il y a une dizaine d'années, j'avais exposé au 109 une boule de fer. Je n'avais pas poursuivi cette démarche, trop pris que j'étais par les expositions et les commandes centrées sur le verre. Mais il faut bien se rendre compte que les gens ont une fausse idée des propriétés du verre.

Assemblé en masse comme il l'est chez moi, il est plus solide que le marbre.

C'est pour cela que je réalise de grandes sculptures de verre : sa fragilité n'est qu'un leurre, une fausse idée qui ne dit rien de ses propriétés réelles lorsqu'on sait lui donner la bonne forme, le bon volume.

T. J. : *En discutant avec vous, il vient à l'esprit que si vous êtes comme beaucoup de sculpteurs, passionné par le caractère essentiel de la matière, vous l'êtes aussi parce que vous avez conservé un goût pour les procédés techniques les plus bruts.*

M. : A l'origine, j'étais avant tout un artisan d'art et de décoration. Lorsque j'ai décidé vers trente ans d'abandonner l'artisanat pour embrasser l'art, je me suis un temps consacré à la bande dessinée qui me passionnait.

Pour cela, je me suis procuré tout le panel du matériel néces- saire à cette activité. Mais un jour, au retour d'un voyage, j'ai découvert mon atelier vidé de tout ce matériel.

Je me suis alors mis à travailler sur les matériaux que j'avais chez moi, des éléments de récupération qui se trouvaient à ma disposition, puis que j'ai commencé à dénicher avec une idée simple : acquérir le moins possible de matériel et de machines complexes, de manière à ne plus jamais me trouver dépendant de la possession de quelconques outils.

Tout a commencé avec le bois, puis la pierre, les métaux... jusqu'à arriver au verre qui m'a occupé très longtemps de manière prépondérante en raison de l'engouement qu'il a suscité auprès du public, surtout à travers des musées qui se sont pris d'intérêt pour moi à ce moment-là.



Marcoville-Légende



Marcoville-Légende

T. J. : *Cette notion d'indépendance ne se limite pas à la technique mais peut d'une certaine manière être étendue à votre position très particulière sur le marché de l'art.*

M. : J'ai effectivement travaillé avec assez peu de galeries dans ma vie. Ce sont les musées et les commandes, publiques ou non, qui m'ont fait. Cela est sans doute en partie dû à la nature de mes œuvres : elles s'expriment surtout pleinement dans de grandes expositions, que les galeries et les marchands ne pourraient de toute façon pas assumer. Je n'ai jamais travaillé dans l'idée de satisfaire une demande extérieure, pas plus que je n'ai suivi quelque conseil que ce soit en provenance d'une galerie. Nombre d'œuvres dorment dans mon atelier qui n'ont pas été fabriquées dans l'idée d'être vendues. Je me contente de créer. J'accepte l'idée que ce qui se passe ensuite dans la vie de ces œuvres ne peut pas être maîtrisé et qu'elles ne doivent donc pas être conçues avec ce genre de considérations à l'esprit.

T. J. : *L'année passée a mis en exergue l'importance de la digitalisation des moyens de vente et de communication des artistes. Qu'en pensez-vous ?*

M. : Je crois qu'il y a deux questions distinctes. D'une part un mouvement structurel de digitalisation de la plupart des secteurs d'activité. Je n'ai rien à dire là-dessus. Mais il y a d'autre part l'obligation de se positionner sur les réseaux sociaux qui n'est pas simplement due à l'opportunité qu'ils représentent pour certains, mais qui est aussi et surtout dictée par la nécessité de maîtriser sa propre image. Le caractère libre et mouvant des réseaux oblige les artistes à créer et promouvoir leur propre image pour en garder le contrôle. Je trouve cela problématique.

T. J. : *Après le grand coup d'arrêt aux événements culturels de l'année 2020-21 et la reprise des activités espérée pour la fin du printemps, quels sont les prochains rendez-vous qui vous attendent, du moins jusqu'à nouvel ordre, avec le public ?*

M. : Tout d'abord, il y a la continuité des événements datant d'avant la pandémie. En premier lieu l'exposition « Lumières célestes » qui avait été accueillie à l'église Saint Julien de Tours en 2018 doit connaître un second épisode à Cambrai dans le courant de l'année 2021. Cette exposition ne



Marcoville-Légende



Marcoville-Légende

pas totalement identique à sa version 2018 tout en lui demeurant fidèle dans les grandes lignes ; elle sera donc évidemment centrée sur le verre. Un autre projet est en cours qui me tient à cœur : une grande exposition qui se tiendra à Fondettes, à côté de Tours. Nous y occuperons à la fois la Mairie, un vaste parvis en extérieur ainsi qu'une grande halle contemporaine. Celle-ci a été édiflée récemment par le maire de la commune, Cédric de Oliveira, qui fait preuve d'un vrai intérêt pour la culture en général et pour les arts en particulier. Sur le parvis seront exposées d'imposantes sculptures en fer pendant que nous profiterons des espaces clos de la Mairie pour exposer des sculptures en verre de grande taille accompagnées de quelques petites pièces.

T. J. : *Mais à Fondettes vous ne serez pas seul à exposer.*

M. : Tout à fait, je vais y exposer avec mon fils et ma fille, Stéphane et Céline, tous deux également artistes. Ce choix n'est pas gratuit : par le biais de cette exposition atypique intitulée « Jeu de famille », nous voulons affirmer l'importance des liens familiaux dans cette période d'éclatement et de distance. Pouvoir échanger, inventer, créer et exister en famille, démarche hier banale pour nombre de Français, est un fait aujourd'hui redécouvert comme précieux. C'est aussi l'occasion pour moi en tant que père mais aussi qu'artiste, de voir mes deux enfants trouver leur indépendance créative. Je trouve que celle-ci est parfois difficile à acquérir par

les jeunes artistes sortant des beaux-arts, qui sont souvent entravés par le poids de leur formation et par une exigence conceptuelle lourde à porter. Pour parler d'eux brièvement, Stéphane travaille surtout à base de lycra et de textiles sur base d'aluminium et d'acier à partir de quoi il érige de vastes structures. Céline est peintre et centre ses recherches actuelles sur l'usage des paillettes.

T. J. : *La famille, c'est aussi la question de la transmission à bien des égards. Quel rôle joue l'envie de partager et de transmettre dans vos désirs d'artiste ?*

M. : Transmettre est important pour moi. Aujourd'hui, une quarantaine d'écoles viennent travailler sur chacune de mes expositions. Par exemple, les scolaires sont incités à reproduire mes œuvres avec rien d'autre que du papier et de la colle. Leur travail fait ensuite l'objet d'expositions dédiées d'une qualité souvent surprenante. Je suis très heureux de participer à démontrer aux enfants et aux jeunes qu'il est possible de fabriquer de grandes choses avec presque rien. En ce qui concerne la transmission en atelier, j'aimerais beaucoup pouvoir enseigner à autrui. Mais les matériaux que j'utilise, en particulier le verre, sont trop dangereux à manipuler. Les risques de blessure sont trop importants quand on n'y est pas habitué. Surtout que comme je l'ai dit, je ne travaille qu'avec les outils les plus rudimentaires, ni machine ni appareillage élaboré qui pourrait guider les gestes d'un apprenti.



Céline Coville-Légende



Stéphane Coville-Légende

Enfin, comme beaucoup, je suis préoccupé par les enjeux de la transmission des œuvres et de leur visibilité après la mort des artistes. En France, les choses sont parfois juridiquement compliquées et cela est bien dommage pour la pérennité de certaines œuvres.

INFOS

T. J. : *La mise en suspens des projets a pourtant été dure à supporter pour nombre d'artistes.*

M. : Le plus problématique est l'absence de visibilité. Par exemple, la prochaine exposition prévue au 109 a été reportée pour la troisième fois...

Mais cela n'a pas vraiment eu d'influence sur ma manière de travailler.

T. J. : *Quels sont vos vœux pour les temps futurs ?*

M. : J'aimerais vivre longtemps car j'ai de nombreuses choses à faire. Je voudrais par exemple me remettre à la peinture en utilisant les projections d'acier en fusion que j'évoquais tout à l'heure, et évoluer dans l'esthétique picturale de la rouille.

J'ai aussi comme projet de mettre au point une grande rétrospective agrémentée d'une monographie conséquente. ■

Propos recueillis par Thibaud Josset
le 17 mars 2021